

NOMOS - Univers des Cites-Puits

LA DETTE DE SECONDE MAIN

Muratura

pro-dig-it.store

Nouvelle de fiction. Tous droits reserves. Document personnel - ne pas redistribuer.

Le boîtier changeait de voix selon ce qu'il trouvait. Maren le savait depuis si longtemps qu'elle n'avait plus besoin de regarder l'écran. Un solde positif, et le lecteur rendait une note ronde, presque polie, qui mourait vite. Une dette en cours, et la note s'allongeait, montait d'un demi-ton, un fil tendu qu'on avait envie de couper soi-même pour qu'il s'arrête. Un dossier comme celui qu'elle tenait ce matin, le lecteur ne faisait pas de note du tout. Il grésillait. Un bruit de gorge sèche, le bruit d'un appareil qui aurait préféré ne rien dire.

Elle posa la paume sur la plaque de la porte. Le grésillement monta le long de son poignet avant d'atteindre ses oreilles, et c'était toujours par là qu'il entrait, par la peau, jamais d'abord par la tête. Niveau dix-neuf. Couloir K. Une porte parmi quarante autres, identiques, alignées sous un éclairage que personne en haut n'avait jamais réglé pour qu'on s'y sente bien - juste pour qu'on y voie. La lumière ici n'avait pas d'heure. Elle ne montait pas le matin, ne baissait pas le soir. Elle était. On finissait par oublier qu'ailleurs, plus haut, la lumière faisait semblant de venir d'un ciel. La porte s'ouvrit avant qu'elle ait frappé. Une femme. La cinquantaine, peut-être moins - ici les visages prenaient de l'avance sur les dossiers. Elle tenait un torchon dans une main, comme si elle avait été en train d'essuyer quelque chose au moment où le boîtier avait sonné chez elle aussi, de l'autre côté, avec sa note longue qui montait d'un demi-ton. Elle avait compris. On comprenait toujours. Le système prévenait avant d'envoyer quelqu'un, par courtoisie ou par calcul, Maren n'avait jamais su.

- Della Sorne ? dit Maren.

Elle connaissait la réponse. La procédure voulait qu'on la pose quand même. La procédure voulait beaucoup de choses, et Maren les faisait toutes, dans l'ordre, parce que l'ordre était la seule chose qui rendait le matin tenable. La femme hocha la tête. Elle ne regardait pas Maren. Elle regardait le boîtier, dans la main de Maren, comme on regarde l'animal et pas le chasseur.

- J'ai jusqu'à quand.

Ce n'était pas une question. Maren leva le boîtier, fit défiler sans avoir besoin de lire - ses doigts connaissaient la distance entre les lignes -, et la voix de l'appareil resta dans son grésillement, ce qui voulait dire : pas de marge, pas de fil à couper, rien à négocier.

- La fin du cycle d'éclairage, dit Maren.

Elle entendit sa propre voix la trahir, à peine. Une fin de cycle, dans une ville sans jour, c'était une façon polie de dire ce soir sans dire un mot qui voulait dire quelque chose.

Della Sorne reposa le torchon sur le rebord, à l'intérieur, avec un soin qui n'avait plus aucune raison d'être. Le tissu se plia tout seul, encore humide, là où

la main l'avait tenu. Maren regarda ce pli. Plus tard, elle ne se souviendrait pas du visage de la femme - elle s'était entraînée, depuis vingt ans, à ne pas l'enregistrer, et l'entraînement tenait. Mais le pli du torchon, ça, elle le garderait. La façon dont un chiffon gardait la forme d'une main qui n'aurait plus de mur à essuyer le soir venu.

- Vous voulez le détail ? demanda Maren, parce que la procédure le proposait.

- Non.

La femme le dit sans dureté. Presque doucement. Comme on refuse un verre qu'on n'a pas la place de boire. Maren acquiesça. Elle fit les gestes qui restaient - la signature de notification sur la plaque, le pouce posé, le boîtier qui enfin produisit un son propre, net, satisfait, le petit clac administratif de quelque chose qui rentre dans une case. C'était toujours à ce moment-là que l'appareil retrouvait sa voix ronde. Quand c'était fait. Quand il n'y avait plus rien à grésiller. Elle redescendit le couloir K sans se retourner. Derrière elle, la porte ne se referma pas tout de suite, et elle sentit, entre ses omoplates, le poids de quelqu'un qui regarde partir celle qui vient de fermer une vie d'un coup de pouce. Elle avait appris à porter ce poids comme on porte un sac trop connu : à le sentir sans le compter.

Dans l'ascenseur, le boîtier se rappela à elle. Une vibration courte contre la hanche, le prochain dossier qui se chargeait déjà, la note ronde et polie d'un solde en règle quelque part, un autre couloir, un autre pouce à poser. Maren ne le sortit pas. Elle regarda les chiffres de niveau défiler vers le haut - dix-neuf, vingt, vingt et un - la lumière qui, à chaque palier, devenait un peu moins une excuse et un peu plus une lumière. Elle ne savait pas encore que Della Sorne ne verrait pas la fin du cycle d'éclairage. Elle ne savait pas que le torchon resterait plié sur ce rebord trois jours, jusqu'à ce qu'on vide la pièce. Elle ne savait pas qu'elle reviendrait, elle, Maren, dans ce couloir K - pas avec un boîtier cette fois, mais avec une question, et que la question la mènerait plus bas qu'elle n'était jamais descendue. Pour l'instant, elle savait seulement une chose, et elle la savait par la peau, comme toujours : le grésillement de ce matin ne l'avait pas quittée. Il était resté dans son poignet, sous la manche, un fil tendu d'un demi-ton qui ne voulait pas mourir.

Elle frotta l'endroit, machinalement, comme on frotte une brûlure qu'on ne voit pas.

Le boîtier, contre sa hanche, rendit sa note ronde. Et pour la première fois depuis très longtemps, le son lui parut être un mensonge.

La note arriva trois jours plus tard, entre deux dossiers, glissée dans le flux

interne avec la discrétion d'une chose dont personne ne voulait s'occuper. Notification de clôture biologique - Della Sorne, niveau 19, couloir K, unité 37. Créance transférée à l'héritière. Statut héritière : non localisée. Créance suspendue.

Maren lut la notification debout, le boîtier dans la main gauche, un café tiède dans la droite. Le café avait exactement le goût du café du bureau - du liquide chaud qui ne prétendait rien être d'autre. Le boîtier ne fit pas de bruit. Les dossiers clos ne rendaient aucune note. Ils s'éteignaient. Della Sorne était morte le soir de l'expulsion. Pas dans la pièce - on l'avait trouvée trois couloirs plus loin, assise par terre, le dos contre le mur d'un corridor technique, à un endroit où personne ne passe après la baisse de lumière. Elle avait eu le droit de se poser là parce que plus personne ne surveillait ses accès. Les expulsées tombaient hors du périmètre de soin comme un objet tombe d'une étagère la nuit - sans bruit, sans témoin, sans que quelqu'un ait besoin de le voir pour savoir que c'était arrivé. Le boîtier vibra. Prochain dossier. Note ronde.

Maren posa le café, ouvrit le tiroir de son bureau, celui du bas qu'elle n'ouvrait pas souvent - des vieilles clés de sécurité, un adaptateur qui ne servait plus, un câble qu'elle gardait sans savoir pourquoi. Elle y glissa le boîtier, face contre le fond, et referma le tiroir. La note ronde s'étouffa, devint un bourdonnement, puis un rien.

Ce soir-là, elle fit ce que la procédure ne proposait pas. Elle ouvrit le portail MERCURIA Bank depuis son terminal personnel - celui qui n'était pas audité, dont le flux passait par un relais que sa collègue Rens lui avait montré un soir, après un verre de trop, avec l'air de quelqu'un qui vous confie un vice mineur. Elle chercha la créance Sorne. La trouva. Suspendue, flottante, en attente d'une héritière que le système n'arrivait pas à localiser. Le montant était modeste. Trois années de salaire. Dans le jargon du bureau, c'était ce qu'on appelait une « poussière » - trop petit pour que quelqu'un s'en soucie en haut, trop gros pour que quelqu'un en bas puisse s'en défaire. Maren posa ses deux mains à plat sur le bureau, les doigts bien écartés, et elle sentit dans ses paumes la surface lisse du plan de travail, tiède là où ses bras avaient posé toute la journée, froide partout ailleurs. Elle ne réfléchit pas longtemps. La réflexion aurait produit des arguments, et les arguments auraient été raisonnables, et la raison, ce soir, lui faisait le même effet que la note ronde du boîtier.

Elle transféra le montant. Le portail demanda une confirmation. Elle confirma. Le portail demanda une raison. Elle écrivit rachat volontaire, parce que le champ n'acceptait pas les blancs. Le portail émit un son - pas un grésillement, pas une note ronde : un tintement clair, métallique, le bruit d'une pièce qui

change de poche.
 La créance Sorne lui appartenait.
 Elle referma le portail, éteignit le terminal, resta assise un moment dans la lumière qui ne baissait pas. Elle se sentait propre. Propre comme on se sent après avoir payé une facture qu'on repoussait depuis longtemps - un soulagement qui n'est pas de la joie, mais qui y ressemble, si on ne regarde pas trop près.
 Ce qu'elle ne savait pas encore, c'est que la propreté ne faisait que commencer son travail. Car la créance, désormais, avait un visage : le sien. Et le dossier portait un deuxième nom en dessous - Iko Sorne, héritière, statut : non localisée - qu'elle n'avait pas encore lu.
 Elle le lirait demain.
 Demain lui semblait loin.
 La mainlevée exigeait la signature de l'héritière.
 Maren avait cru, en rachetant la créance, clore le dossier d'un trait de plume - le sien. Mais le droit corporate ne fonctionnait pas comme ça. La dette héritée portait deux noms : le débiteur d'origine et l'héritier enregistré. Pour annuler, il fallait les deux signatures - celle du créancier et celle de l'héritier. Et Maren, désormais, tenait le premier rôle. Mais le deuxième nom, Iko Sorne, ne répondait nulle part.
 Le système la donnait non localisée. Pas morte - morte avait son propre statut, ses propres notifications, son propre silence. Non localisée, c'était un entre-deux administratif qui disait : elle existe, on ne la trouve pas, on ne la cherche pas. Maren essaya les voies normales. La requête de localisation standard au bureau d'Intendance du secteur : retour négatif, délai dix jours. La demande inter-niveaux pour un dossier de Porteuse mineure : refus automatique, motif créance suspendue, pas d'action contentieuse en cours. Le système tournait en cercle. La dette existait, mais personne ne la réclamait, et puisque personne ne la réclamait, personne n'avait de raison de chercher l'héritière.
 Le troisième jour, Maren comprit quelque chose que la procédure n'enseignait pas : il y avait des gens que le système choisissait de ne pas trouver. Pas des morts. Pas des fugitifs. Des gens posés dans un angle mort, à un endroit précis du maillage, là où aucune requête standard n'allait regarder - pas par hasard, mais par architecture. Comme un couloir technique que les plans officiels ne mentionnent pas.
 Elle en parla à Rens, la collègue. Rens haussa les épaules.
 - Y a des dossiers orphelins partout, Maren. C'est pas un mystère, c'est de la négligence.
 Mais Rens n'avait pas vu le torchon plié.
 Le cinquième jour, Maren fit un geste qu'elle n'avait pas fait en vingt ans de

carrière : elle descendit. Pas d'un étage - le niveau dix-huit ressemblait au dix-neuf, avec les mêmes murs, le même éclairage, le même bruit de fond qui n'était le bruit de rien en particulier. Elle descendit jusqu'au niveau douze. Plus bas que sa clé ne l'autorisait normalement. Il avait suffi d'un code de courtière - le système la laissait passer parce que les courtiers descendaient parfois pour les mises en demeure, et la machine ne faisait pas la différence entre une descente de service et une descente de curiosité. L'air changea au niveau quinze. Ce n'était pas une odeur - c'était une densité. L'air portait plus de choses ici : de l'humidité, des voix qui se mêlaient, un fond de friture et de résine de soudure. Les couloirs se resserraient. L'éclairage passait du blanc froid à un ambre intermittent qui donnait aux visages un air de chandelle usée.

Au douzième, Maren trouva ce qu'elle cherchait : un relais d'Intendance de secteur, un bureau poussiéreux tenu par un homme qui connaissait les couloirs mieux que les écrans. Il avait les mains tachées d'encre - de l'encre réelle, pas de la lumière - et il leva les yeux vers elle avec la lenteur de quelqu'un qui n'attendait personne.

- Iko Sorne, dit Maren.

L'homme ne toucha pas son terminal. Il regarda Maren, puis le boîtier à sa hanche, puis Maren de nouveau.

- Vous êtes qui pour la petite ?

- Je suis sa créancière.

Le mot, dans sa propre bouche, avait un goût qu'elle n'avait pas prévu. L'homme le sentit aussi, parce qu'il eut un geste - imperceptible, un recul de deux centimètres dans sa chaise - que Maren lut comme un diagnostic.

- Elle est en bas, dit-il. Plus bas que ça. Mais je sais pas si elle veut être trouvée par quelqu'un qui porte ce mot-là.

Maren acquiesça. Ce n'était pas un refus. C'était une mise en garde, et les mises en garde, Maren avait appris à les lire comme des invitations dans la langue des gens qui n'invitent jamais.

- Niveau sept, dit l'homme. Couloir F-bis. Mais frappez doucement.

Le niveau sept sentait le métal mouillé.

Maren n'avait jamais descendu aussi bas. La clé de courtière avait cessé de fonctionner au niveau neuf - elle avait dû passer par un escalier technique, un de ceux que les plans menaient nulle part sur les écrans mais qui existaient dans le béton, avec des marches usées au centre et des rampes que des milliers de mains avaient polies sans que personne ne les ait jamais nettoyées. La sueur des paumes était le seul entretien.

L'éclairage ici ne prétendait même plus être blanc. Il était ambre, irrégulier, avec des trous noirs entre les blocs de plafond où la lumière n'arrivait pas - des

poches d'ombre qui donnaient au couloir une respiration, une alternance de visible et d'invisible qui vous obligeait à marcher au rythme de la lumière, pas au vôtre.

Couloir F-bis. Maren trouva la porte sans numéro, à côté d'un robinet de service qui gouttait. Le bruit de la goutte - régulier, obstiné, inutile - était le seul son dans le couloir. Tout le reste était conversation étouffée derrière des portes fermées, ce murmure de fond que les bas-fonds produisent quand les gens vivent si près les uns des autres qu'ils ne parlent plus fort, ils murmurent, et le murmure devient le bruit du quartier. Elle frappa doucement, comme l'homme du relais le lui avait demandé. Le silence derrière la porte dura assez longtemps pour qu'elle entende trois gouttes du robinet. Puis la porte s'ouvrit.

Iko Sorne avait dix-sept ans, des cheveux coupés court, et des mains qui ne ressemblaient pas à celles d'une adolescente - des mains calleuses, vieilles par le travail, les ongles courts et noirs de quelque chose qui ne partait pas au savon. Elle regarda Maren sans surprise. Dans les bas-fonds, les surprises étaient un luxe qu'on ne se payait plus.

- C'est pour la dette, dit Iko. Maren ouvrit la bouche pour répondre, et le mensonge qu'elle avait préparé - je viens pour une mainlevée, je suis là pour vous libérer - mourut entre ses dents. Parce que les yeux de la fille disaient : je sais ce qu'est un courtier, j'en ai vu avant toi, et ils ne descendent jamais jusqu'ici pour libérer quelqu'un. - C'est pour la dette de ta mère, dit Maren. Je l'ai rachetée. - Pourquoi ?

Le mot tomba comme la goutte du robinet. Simple. Nu. Impossible à contourner. Maren ne répondit pas tout de suite. Elle resta debout dans le couloir ambre, le boîtier contre la hanche - elle l'avait laissé éteint, elle s'en aperçut maintenant, éteint depuis le niveau douze, et l'absence de son contre sa peau lui fit le même effet que le silence entre deux notes.

- Parce que je suis celle qui l'a expulsée, dit Maren. Iko ne bougea pas. Son visage ne changea pas. Mais ses mains, les mains vieilles de dix-sept ans, se refermèrent lentement, et Maren vit les tendons monter sous la peau, comme des câbles qui se tendent dans un mur qu'on ne voit pas. - Mon nom est sur le dossier, dit Iko. Mais je l'ai jamais signé. Ma mère non plus.

Maren remonta ce soir-là avec quelque chose de nouveau dans les mains : un doute qui avait une forme. Le dossier Sorne - le vrai, celui qu'elle avait consulté cent fois dans le flux MERCURIA - portait une date d'ouverture : le 14 du sixième cycle, treize ans

plus tôt. Della Sorne aurait contracté une créance pour un acte médical urgent - sauvegarde d'âme d'urgence après un accident de travail. Le montant avait été inscrit, les intérêts avaient couru, et la dette avait été transmise à Iko comme héritière directe. Tout était clean, tout était daté, tout rentrait dans le protocole. Sauf qu'Iko avait dit une chose, dans le couloir F-bis, que Maren n'arrivait pas à poser.

- Ma mère a jamais eu de sauvegarde. On n'avait pas le droit. Les gens du douzième et en dessous n'avaient pas accès au programme. Maren connaissait la règle. Les contrats de sauvegarde étaient réservés aux niveaux quatorze et au-dessus - une clause corporate que tout le monde connaissait sans jamais en lire le texte. Della Sorne vivait au dix-neuf quand Maren l'avait expulsée, mais la dette datait de treize ans, et treize ans plus tôt, Della vivait au niveau neuf. Et au niveau neuf, pas de sauvegarde. Pas de contrat. Pas de créance.

Maren rouvrit le portail depuis son terminal privé, le soir, dans la lumière qui ne baissait pas. Elle tira le dossier Sorne, déroula les métadonnées - les couches qu'on ne montre pas au courtier de terrain, celles que le système stocke mais n'affiche qu'à ceux qui savent où chercher. La date d'ouverture du fichier système : 14 du sixième cycle. La date d'inscription de la créance dans la base MERCURIA : 19 du septième cycle - cinq semaines plus tard.

Le décalage était petit. Discret. Le genre de chose que personne ne regarde parce que le chiffre de surface dit la bonne date, et que personne ne descend dans les couches.

Mais Maren descendait, maintenant. Et la date du dessous disait autre chose que la date du dessus.

La créance avait été inscrite après la disparition de Della du niveau neuf - après qu'elle avait perdu ses accès, son contrat, son Intendance de secteur. On avait créé une dette à une femme qui n'avait rien emprunté, et on l'avait antidatée pour que la chose ressemble à un acte médical ancien. Une créance fantôme, posée par-dessus une vie comme un tampon sur un dossier vide. Le grésillement revint. Pas du boîtier - de sa propre gorge, cette fois, un serrement qu'elle sentit monter depuis le sternum. Parce que si ce dossier était antidaté, combien d'autres l'étaient aussi ? Combien de créances qu'elle avait exécutées, vingt ans de pouces posés, de notes rondes, de portes qui s'ouvriraient avec un torchon dans la main ?

Elle ferma le portail. Ses mains tremblaient, un peu. Elle les posa l'une sur l'autre, sur le bureau, et attendit que ça passe. Ça ne passa pas tout à fait. Quelqu'un payait pour qu'Iko reste introuvable. La dette n'était pas une erreur : c'était un effacement. Et Maren, depuis vingt ans, avait signé les mêmes formes

sans jamais retourner la feuille.
Hald la convoqua le lendemain.
Le bureau du superviseur sentait le cuir neuf et le filtre à air propre - l'air d'en haut, recyclé à part, avec cette qualité qu'on ne remarquait qu'en quittant les niveaux intermédiaires : l'air d'ici ne portait rien. Pas d'humidité, pas de friture, pas de voix. Juste du vide propre.
Hald était un homme qui ressemblait à son bureau. La cinquantaine lisse, les mains entretenues, la voix calibrée. Il ne haussait jamais le ton parce qu'il n'en avait jamais eu besoin - le système haussait le ton pour lui.
- Tu as racheté une créance orpheline sur tes fonds propres.
Ce n'était pas une question.
- Oui, dit Maren.
- Pourquoi ?
Le même mot qu'Iko. Mais dans la bouche de Hald, il n'avait pas le même poids. Celui d'Iko était une goutte d'eau. Celui de Hald était un compteur.
- Erreur de jugement, dit Maren. Je voulais la solder.
- La solder, répéta Hald. Et maintenant tu fouilles les couches du dossier un soir sur deux depuis ton terminal privé.
Le silence s'installa. L'air propre ne portait rien, pas même le bruit - et dans cette absence, Maren entendit clairement le boîtier contre sa hanche, qui attendait, muet, comme un chien habitué à obéir.
- Le dossier Sorne est antidaté, dit Maren.
Elle le dit à voix basse, comme on pose un objet fragile. Hald ne bougea pas. Son visage ne changea pas. Mais quelque chose bougea dans ses yeux - un calcul, un réagencement rapide, le genre de mouvement que font les gens qui ont l'habitude de savoir avant qu'on leur dise.
- Maren. - Il se pencha en avant, les coudes sur le bureau. - Il y a des dossiers qu'on ne retourne pas. Pas parce qu'ils cachent quelque chose. Parce que le système fonctionne mieux quand certaines lignes restent en place. Tu comprends ça.
- Je comprends.
- Le poste de responsable adjointe de la section se libère en fin de cycle. - Il laissa la phrase vivre un moment. - L'ancienneté joue, mais la discrétion aussi.
Tu as les deux.
Le bureau sentait le cuir neuf. L'air ne portait rien. Maren sentit la proposition lui entrer par la peau, exactement comme le grésillement du boîtier, mais cette fois la note montait doucement, poliment, avec la voix ronde des soldes positifs. Elle regarda ses propres mains, posées sur les accoudoirs - les mains de vingt ans de pouces posés. Des mains de courtière. Des mains qui n'avaient jamais retourné un dossier parce que les mains qui retournent les dossiers ne montent

pas. Elles descendent.

- J'y réfléchis, dit Maren.

Elle sortit du bureau avec la note ronde dans les oreilles et le grésillement dans le poignet, les deux en même temps, et c'était la première fois que les deux sons coexistaient - l'un qui disait monte, l'autre qui disait regarde.

Maren redescendit le soir même.

Pas au douzième cette fois. Plus bas. Niveau sept, couloir F-bis, la goutte du robinet. Elle portait dans la poche intérieure de sa veste un document qu'elle avait falsifié en quarante minutes - un formulaire de mainlevée daté du jour, avec sa propre signature de créancière et, dans le champ héritier, un code d'autorisation anonyme qu'elle avait extrait des couches profondes du dossier Sorne. Le code ne correspondait à aucun puce réel. Il correspondait à une faille - un interstice dans le système que Rens, la collègue, ne lui avait jamais montré mais qui existait, logé dans l'architecture comme une marche manquante dans un escalier que personne ne descendait.

La porte s'ouvrit. Iko la regarda.

- Vous savez que ça ne tiendra pas, dit Iko.

Maren hocha la tête. Elle savait. Le code anonyme serait repéré dans six jours, peut-être huit, quand l'audit de cycle passerait la section. Hald verrait. Le système verrait. La note ronde deviendrait un grésillement, et cette fois le grésillement serait pour elle.

- Je sais, dit Maren.

- Alors pourquoi.

Maren chercha la réponse dans ses mains, dans ses paumes posées à plat sur le dossier, et elle ne la trouva pas dans un mot mais dans un geste : elle tendit la feuille. C'était tout. Un bras qui se déplie, un papier qui change de main. Le même geste qu'elle faisait cent fois par semaine au bureau - sauf que cette fois la feuille ne fermait rien. Elle ouvrait.

Iko prit le document. Le lut. Ses doigts - les doigts calleux, les ongles noirs - ne tremblèrent pas. Elle plia la feuille en deux, puis en quatre, avec le soin de quelqu'un pour qui le papier est un objet rare. Elle la mit dans sa poche sans rien dire.

- Merci, dit Iko.

Le mot était nu. Pas de sourire. Pas de soulagement visible. Juste un mot posé dans l'air ambre du couloir, entre la goutte du robinet et le murmure de fond des gens qui vivent trop près les uns des autres.

Maren acquiesça. Elle resta un instant debout dans le couloir, le boîtier contre la hanche - toujours éteint, éteint depuis le niveau douze, et elle se demanda si l'appareil, quelque part dans ses circuits, savait qu'elle avait changé de camp. Les boîtiers ne savaient rien. Ils rendaient des notes. C'était les mains qui

savaient.

Elle remonta par l'escalier technique, les paumes sur la rampe polie par des milliers de mains qui étaient passées avant elle - des mains qui montaient, d'autres qui descendaient, et on ne pouvait pas les distinguer au toucher, on ne pouvait que sentir que la rampe avait été tenue, souvent, longtemps, par des gens qui avaient besoin de s'accrocher. Au niveau dix-neuf, elle s'arrêta devant le couloir K. La porte de l'unité 37 était ouverte. On avait vidé la pièce. Les murs étaient nus, l'éclairage cru. Le torchon n'était plus là.

Maren sortit le boîtier de sa hanche. Le tint dans la main droite. L'appareil attendait, muet, patient, prêt à rendre sa prochaine note - ronde ou grinçante, selon ce qu'il trouverait. Elle chercha le bouton d'alimentation, le trouva sous le pouce, à l'endroit exact où le pouce se posait pour signer. Elle appuya.

Le boîtier se tut. Pour la première fois depuis vingt ans, elle n'entendit que sa propre respiration - et le robinet, quelque part en dessous, qui continuait de goutter dans le noir, patient, obstiné, comme quelque chose qui sait que l'eau finit toujours par trouver une fissure.